

Contes traditionnels pour enfants et contes théâtralisés

par Ina Césaire*

Ina Césaire, spécialiste de la tradition orale antillaise, présente les singularités – dans la forme comme dans le contenu – d'un patrimoine culturel profondément marqué par l'histoire de l'esclavage. Elle indique quelques pistes pour favoriser la transmission de ce patrimoine aux enfants d'aujourd'hui.

Les Antilles sont une terre, sinon sans mythe, du moins sans mythe d'origine. Il s'agit d'un phénomène fort peu courant, car la plupart des peuples ont tenté, par le biais du mythe, de valoriser leurs origines. Il n'est pas étonnant que les nouveaux esclaves, récemment transplantés, désormais incapables de prôner, comme leurs ancêtres libres, des légendes de fierté qui n'avaient plus lieu d'être, n'aient pu en conserver que quelques bribes.

Fermement persuadée de la nécessité, pour l'harmonieuse construction mentale d'un individu, de la connaissance de sa propre culture, j'ai entrepris, depuis déjà de nombreuses années, la collecte et l'analyse de la tradition orale antillaise, qui constituent depuis des années l'essentiel de mon travail ethnologique. Ces recherches ont confirmé une évidence : outre leur éminente richesse symbolique, révélatrice d'un imaginaire foisonnant, les contes de veillées proposent à la recherche, tant au niveau du

*Ina Césaire, ethnologue, fut chargée de recherches au Musée d'histoire et d'ethnographie de Fort de France. Diplômée de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes (Peul), titulaire d'un doctorat de 3ème cycle (Sorbonne) consacrée au « Sentiment esthétique des peuls nomades du Niger », elle a enseigné la littérature orale comparée dans plusieurs universités parisiennes et se consacre depuis plus de vingt ans à l'étude de la littérature orale caribéenne.

fond qu'à celui de la forme, un véritable florilège, couvrant de nombreuses disciplines (sociologie, ethnologie, histoire, géographie, économie, linguistique, etc.) et permettant de multiples approches artistiques (littérature, art plastique, chorégraphie, théâtre, etc.).

Mes travaux à ce sujet (3 ouvrages ethnologiques), ont principalement concerné les contes traditionnels antillais (enregistrés, transcrits, traduits et analysés) que je considère comme le reflet sarcastique et symbolique de notre très singulière société.

Le conte est un masque, certes, mais un masque révélateur.

Au fond des cales du navire négrier qui, s'éloignant des côtes africaines, cinglait vers le Nouveau Monde, il n'y avait pas que des hommes, des femmes et des enfants noirs destinés à l'esclavage. Il y avait aussi, comme dans tout rassemblement humain, en dépit de la réalité tragique de la situation, de la dispersion des ethnies et de la diversité des langues, une culture vivante et une pensée composite. Nul n'ignore désormais l'incroyable lamination auquel furent soumis des êtres arrachés à leur terre par la violence, enchaînés, maltraités, déportés, vendus, privés de leur liberté et dont les sporadiques rébellions furent réprimées par la force.

Dans ces conditions, on aurait pu s'attendre à la disparition des derniers lambeaux de cultures d'origine africaine, laminés par l'idéologie dominante : celle du vainqueur.

Il se trouva cependant que la culture traditionnelle, véritable « arme miraculeuse », parvint à contrecarrer cette inquiétante menace de dilution. Et l'un des authentiques témoins culturels fut sans aucun doute le conte. Il parvint, par

l'utilisation de l'image symbolique et du double sens, à perpétuer une forme de résistance peu ou mal perçue par l'oligarchie dirigeante, profondément persuadée de sa supériorité raciale et de l'infantilisme de la classe asservie.

Il n'est plus nécessaire, pensons-nous, de démontrer l'importance sociologique (ainsi que les autres aspects littéraires) inhérents au genre du conte. Ce fait a, en effet, été largement établi, bien qu'il eût été de bon ton, il y a quelques années encore, de le mépriser, au sein d'une certaine intelligentsia antillaise qui le jugeait porteur de notions fatalistes. Qu'il nous suffise de rappeler que la grande occasion de son expression orale demeure la veillée funéraire, donc la mort.

Et c'est bien de la négation de la mort par le verbe qu'il s'agit : les anciennes croyances sont nombreuses à faire allusion au retour de l'âme de l'expatrié mort en esclavage à son pays d'origine : la mère Afrique.

Il est évident que, passant d'une rive à l'autre et subissant des influences annexes, le récit n'a pu conserver son immuabilité première. Les mutations, profondes ou légères, entre le conte original, le plus souvent issu d'Afrique et le conte résurgent caribéen, permettront à l'analyste de déceler à la fois l'évolution sociale et celle de la critique qui lui est liée, lors du passage du continent noir aux îles-sous-le-vent.

L'Enfant dans le conte

L'étude de l'évolution d'un thème que les chercheurs africanistes ou antillanistes en littérature orale ont convenu d'intituler : « L'Enfant Terrible » est, à cet égard, sociologiquement révélateur.

Un découpage pointilleux des distorsions permet de noter l'émergence des points de force qui relient et qui opposent le conte originel africain et le conte résurgent antillais.

Dans le conte bambara originel, les deux jeunes frères africains, orphelins de mère, sont fils de Roi. À la mort de ce dernier, ils se retrouvent spoliés, leur héritage étant accaparé par leur oncle maternel. Ayant fui dans la brousse, les jeunes princes, grâce à diverses rencontres, vont parvenir à rétablir leurs droits et à se réapproprier leurs richesses. Dans le conte antillais, par contre, le père a disparu. Les petits garçons, à la mort de leur mère, sont à la fois orphelins, pauvres et esclaves. Ils mettent le feu à la misérable case qui est leur unique héritage et fuient dans la monde imaginaire où leurs alliances (ou leurs luttes) avec des animaux humanisés vont leur permettre d'acquérir la liberté et l'aisance.

Aux Antilles, lorsque le personnage principal n'est pas transposé par le bestiaire, c'est l'enfant qui, porteur privilégié des révoltes et des espoirs de la classe la plus défavorisée, parvient à transformer un sort négatif en sort positif grâce à son intelligence et à son courage, devenant ainsi le véritable héros du récit.

La forme

Le développement, dans le conte originel comme dans le conte résurgent se fait par étape, mais si le conte originel présente ce qu'on nomme une structure en V (c'est - à - dire partir d'un plus pour accéder à un moins puis pour remonter vers le plus), la structure du conte antillais est de forme typiquement ascendante et l'on y part directement du moins pour tendre et accéder au plus. Les héros du conte antillais, évidemment

partis de rien seront devenus, à la fin du récit, des adultes libres et respectés.

Le fond

L'ascension sociale évoquée par le récit fait état du passage de l'Enfant Terrible et de son frère dans plusieurs mondes successifs. Parti du monde socialisé injuste où il est orphelin et misérable, le garçon antillais, en détruisant son maigre bien, affirme à la fois sa décision de rompre avec son passé et son refus d'accepter sa condition première. Le jeune héros se retrouve dès lors obligé de partir à la recherche d'un monde meilleur, révélant l'incroyable importance du déplacement dans l'espace au sein du récit traditionnel : « i mashé, i mashé, i mashé, i shéma...i mashé anlé jounou, la pousiè ka shayé-ï... »¹. C'est que, si le temps du conte est rétréci, son espace est indéfiniment allongé.

Dans sa marche symbolique, Jean L'Esprit, quittant son premier monde, va s'introduire dans le monde fantasmatique, celui de l'imaginaire où il pourra laisser libre cours à ses pulsions négatives, celui où bienfait n'appelle pas reconnaissance, celui où la vie n'est pas préférable à la mort. Ce n'est qu'après avoir dépassé le stade symbolique du défoulement psychanalytique qu'il pourra s'intégrer à nouveau dans une société nouvelle, où il pourra enfin accéder au double statut d'adulte et d'homme libre.

Au cours de ce périple chaotique, ses investigations le mèneront successivement du monde d'en bas au monde souterrain, puis au monde d'en haut et il fera rencontre avec la magie des éléments naturels (Terre, Air et Eau).

Les ruptures du récit, systématiquement marquées par l'apparition de la mort (celle de la Mère, celle de Compère Tortue, celle de la Bête venue d'ailleurs), scandent les passages entre les divers mondes.

Le conte nous présente en fait la traduction symbolique d'une ascension dans la hiérarchie sociale par le biais d'une intrusion dans le monde de l'imaginaire permettant l'accès à un monde régénéré.

Les moralités

D'aucuns jugeraient bien étranges les « moralités » des récits traditionnels antillais. La plupart d'entre eux, appliquant le précepte implicite qui fait du conte, par le biais de la symbolique, autant un masque qu'un révélateur de la pensée, se contentent d'utiliser de fausses moralités, destinées à tromper l'auditeur auquel il n'est pas destiné et qui ne possède pas les codes de décryptage : ainsi, un récit empli de violence pourra-t-il se terminer par une pirouette anodine : « C'est depuis ce temps que les crabes marchent sur le côté. »

Mais les moralités implicites ont bien souvent un sens plus dramatique. Masquées sous la facétie, elles avouent sans ambages qu'il est bon de se défaire de qui vous exploite. Écoutons la chute d'un conte fort connu, « Ti Jean L'Horizon », où le jeune héros, rend coup pour coup à son « parrain indigne » qui avait fomenté sa mise à mort : « Alors Ti Jean mit son parrain dans un sac et alla le noyer à l'horizon ! Il lui dit : Parrain, tu voulais des richesses ? Eh bien, c'est à l'horizon que tu trouveras de quoi te satisfaire ! »

Le conte aujourd'hui

Le monde enfantin antillais d'aujourd'hui me semble particulièrement privé de repères et soumis à une forme d'acculturation insidieusement imposée par des valeurs mercantiles largement médiatisées qui, ignorant les valeurs traditionnelles qui prônaient le respect de l'homme et de la nature, exaltent les réussites de l'égoïsme, de la vénalité, de l'intolérance, de la violence, de la destruction, de l'appétit de pouvoir et de l'individualisme.

La plupart des pédagogues s'accordent pour conseiller la multiplication de moyens de diffusion du conte moins individualisés, non pour remplacer cet instrument indispensable, mais, au contraire, pour relancer son intérêt.

Au niveau des écoles, une solution à la fois créative, ludique et peu onéreuse connaît un renouveau d'attrait : celle du spectacle théâtral.

Ces constatations, compte tenu de ma triple formation d'ethnologue, de professeur et d'auteur dramatique, m'ont amenée à proposer un travail de théâtralisation, suivi de l'établissement d'un traitement pédagogique adapté, de quelques contes traditionnels que j'ai recueillis en Martinique.

Deux formules de travail théâtral sont proposées :

- la présentation de la pièce mise en scène et jouée par des comédiens professionnels et présentée aux scolaires dans un théâtre, avant un débat dirigé par leurs enseignants.
- l'élaboration de la pièce par les scolaires eux-mêmes, dans le cadre de leur établissement.

Les contes transcrits en créole et traduits en français, permettent aux enseignants et à leurs élèves un exercice riche de surprises linguistiques qu'il est généralement plus habituel, pour les créolophones, de pratiquer dans l'autre sens : le thème.

Par le biais du conte, la tradition orale antillaise présente un riche bestiaire qu'il est indispensable de décrypter afin d'accéder à son sens profond, soigneusement enfoui sous le symbole. Comme dans les fables, ce bestiaire composé d'animaux humanisés (à moins qu'il ne s'agisse d'hommes bestialisés), est destiné à masquer la véritable fonction du récit : révéler les contradictions, les inégalités et les formes psychologiques inhérentes à la société servile, puis coloniale. Pour ne rappeler que quelques exemples : si Compère Lapin est le symbole de la ruse et de la débrouillardise, Compère Colibri, lui, est celui de la liberté, Compère Crapaud représente la force vitale populaire, Compère Tigre, la force brutale liée à la balourdise, Compère Lion, le Pouvoir, Compère Tortue, le magico-religieux, Compère Chien, l'appétit des honneurs, Compère Araignée, l'envie, Compère Aigle, la gloriole et la fatuité, Compère Poisson-Armé, la répression, etc.²

Tous les contes traditionnels de l'aire caribéenne ne sont pas exclusivement réservés à un public enfantin, mais les enfants ne sont que fort rarement écartés de leur écoute. En effet, les récits les plus osés et les plus violents étant la plupart du temps transposés par le symbole, une « lecture » à plusieurs niveaux s'impose à l'auditoire. Les contes destinés au public juvénile et leurs versions théâtralisées destinées aux petites classes pour être présentées aux périodes festives, ont pour but principal l'éducation sous une forme ludique.

Compère Tortue, ill. Françoise Tournafond,
in : Ina Césaire : *L'Enfant des passages ou la geste de Ti-Jean*,
Éditions Caribéennes



Ils permettent en outre un traitement pédagogique générateur de thèmes ouverts à la discussion : les dangers qui menacent l'être désarmé, le chômage, la pauvreté, l'infirmité, la vieillesse, les statuts de l'homme et de la femme, la pitié, la nécessité de la réflexion, etc.

Ils ouvrent également la porte à diverses formes d'expression (gestuelle, mime, danse et musique, art plastique, écriture, étude du vocabulaire et du style) et à un travail particulier sur l'élocution, la prononciation et le débit.

Le foisonnant imaginaire antillais s'étant révélé une source aussi inépuisable qu'inexploitée de créativité socio-culturelle, il serait fort dommageable à tous les esprits curieux que nous laissions nos contes s'éteindre dans l'ignorance et l'oubli.

1. Trad. : « il marcha, marcha, marcha...il marcha sur les genoux, poussé par la poussière de la route... »

2. cf. « Contes de Mort et de Vie ». (Chapitre sur le Bestiaire).

Quelques publications

- Trois ouvrages ethnographiques : *Contes de mort et de Vie* (Éditions Nubia, Paris) ; *Contes de jour et de Nuit* (Éditions Caribéennes, Paris) ; *La Faim, la Ruse, la Révolte* (Musée d'Histoire et d'Ethnographie, Martinique).

- Quatre films ethnographiques.

Un roman : *Zonzon tête carrée* (Éditions Le Serpent à Plumes, Paris),

- Un livre illustré pour enfants : *Ti-Jean des Villes* (Éditions Dapper. Paris).

- De nombreuses chansons en créole éditées.

- Plusieurs pièces de théâtre jouées et publiées.

